



L'éditeur des pauvres

Depuis 20 ans, l'association « Lire c'est partir » édite des livres de jeunesse à 80 centimes d'euros. Créée en 1992 par Vincent Sarfat, la structure compte aujourd'hui 13 salariés qui se consacrent à la vente des livres et 7 personnes qui se consacrent à la réception des manuscrits et à la prospection commerciale. Nous avons interviewé Vincent Sarfat, cet « éditeur social », qui revient sur son combat – et son succès – pour donner accès aux livres de jeunesse à tous les enfants.

Anne Clerc : Pourriez-vous revenir sur la genèse de votre projet ? Dans les années 1990, pourquoi avez-vous fondé « Lire c'est partir » ?

Vincent Sarfat : À cette époque, je voulais que les jeunes de banlieue puissent accéder à la littérature de jeunesse. J'ai moi-même travaillé un peu dans l'édition. J'ai d'abord tenté de récupérer les exemplaires invendus des éditeurs, avant qu'ils partent au pilon ; mais les maisons sont rares à accepter cette alternative et au bout de quelques années, elles ne me soutenaient plus assez. Dans un premier temps, j'ai fait du porte-à-porte pour donner les livres dans les cités. Cela me semblait être une solution idéale pour que les jeunes des quartiers défavorisés puissent découvrir les livres. Mais ce n'était pas suffisant. Ensuite, en 1998, je lance ma propre

maison en réduisant les coûts au maximum.

Pourquoi la lecture est-elle aussi importante pour vous ?

J'ai un parcours scolaire atypique et j'ai quitté le lycée en Terminale. La découverte de *L'Éducation Sentimentale* de Flaubert, à 20 ans, m'a bouleversé. Je pense que la lecture peut changer une vie. À 19 ans, je suis parti au Pérou, et à Lima, j'ai découvert la misère, les bidonvilles... Je ne supportais pas l'idée d'être un touriste qui ne fait rien. J'ai eu envie de lutter contre la misère avec cette envie de donner accès aux livres à tous.

Dans votre catalogue, il y a des albums, des livres de poche, mais aussi des CD audio, comment parvenez-vous à conserver un équilibre économique avec des livres à si bas prix ?

Nous avons de gros tirages (environ 20 000 ex. par titre), nous gérons nous-mêmes la distribution, nos livres sont au format poche et font moins de 192 pages. Tout cela nous permet d'arriver à 80 centimes d'euros par titre. Outre, la gestion des coûts, la maîtrise de notre distribution et de la diffusion, nous travaillons principalement en direction des écoles, en relation avec les inspections académiques et des associations qui s'inscrivent dans le champ de l'éducation populaire. Nous travaillons étroitement avec l'OCCE (Office central de la coopération à

l'école) et leurs structures départementales. Pour les enseignants, nos livres à bas prix permettent de faire lire tous les élèves quels que soient les revenus des parents. Nos livres ne sont pas vendus en librairie.

Alors concrètement, comment vendez-vous vos livres?

Nous organisons des ventes directes, dans toute la France. Nous avons également un entrepôt à Étampes où nous gérons les commandes en direct. En 20 ans nous avons développé une quarantaine de dépôts dans toute la France et des équipes de bénévoles sont présentes dans chaque département. À l'heure actuelle, dans l'édition traditionnelle, 60% du prix d'un livre sert à la distribution. En l'assurant nous-mêmes, nous réduisons drastiquement les coûts. Pendant 5 ans, j'ai commencé par sillonner la

France bénévolement, aujourd'hui je me verse un salaire (de 1600 euros nets) mais je ne cherche pas à faire des bénéfices avec ma maison d'édition.

Au-delà de la question du coût, comment avez-vous construit votre catalogue?

Au début nous avons pioché dans les textes du domaine public pour ne pas payer de droits d'auteur. Mais désormais nous avons 400 titres au catalogue et comme toutes les maisons, nous recevons des manuscrits d'auteurs et d'illustrateurs. Nous comptons aujourd'hui des auteurs de renoms comme Jean-Marie Gustave Le Clézio, Gudule ou Alexandre Jardin qui ont été enthousiasmés par le projet et qui nous ont proposé des textes inédits ou des ouvrages épuisés.

Quel regard portez-vous sur le monde de l'édition?

Pour moi le monde de l'édition « normal » propose des livres très chers qui s'adressent à un public assez restreint, en fin de compte. Pour les foyers qui touchent des revenus minimums, 7 euros c'est énorme et c'est le prix moyen d'un livre. Les éditeurs sollicitent les mêmes imprimeurs, fabriquent de la même façon leurs ouvrages mais nous, nous avons fait le choix de ne pas être en librairie, de ne pas avoir de distribution classique. Et avec ce système nous n'avons pas d'inventus.

Avez-vous des financements publics pour soutenir votre activité?

Nous sommes une association et nous n'avons aucune subvention et je veux démontrer que le livre peut être à ce prix-là si on se mobilise tous. J'essaie de prouver que l'économie du livre pourrait être basée sur ce modèle.

Le prix est-il le seul frein, n'est-ce pas aussi ce que représente le livre, un bien culturel « symboliquement » inaccessible?

Non, bien sûr, ce n'est pas qu'une question de coût. C'est aussi la question de l'accès. La sortie de l'école c'est idéal car les parents viennent chercher leurs enfants et lorsque nous sommes présents pour nos ventes avec nos tables de livres, nous arrivons à les convaincre. C'est facile de faire acheter des livres aux gens, en réalité. Et contrairement à ce que l'on pense, les enfants ne sont pas scotchés à leurs écrans.

Comment payez-vous les auteurs et les illustrateurs? Doivent-ils faire un effort?

Non je les paye au forfait par tirage (environ 1500 euros) et ce que me disent les auteurs et les illustrateurs, qui sont édités ailleurs, c'est que c'est correct. Comme les tirages augmentent, que les livres se

↓
Vincent Sarfat.





LIRE C'EST PARTIR

L'association a fêté ses 20 ans en juin 2018

Prix des livres : 0,80 €

Best-seller : *Biscotte et compote*, de Mymi Doinet, illustré par Claude K. Dubois, qui relate les aventures de deux marmottes avant l'hiver et *Le Repas de Sorcières* de Claude Cattelain ou comment réussir un repas de sorcières ?

4,2 millions d'exemplaires vendus en 2016

Le site : www.lirecestpartir.fr

vendent bien et qu'il y a de nombreuses réimpressions, les auteurs et les illustrateurs s'y retrouvent, financièrement. Au début je ne me payais pas mais je payais les auteurs et les imprimeurs car à mon sens, ce sont eux les maillons les plus importants dans la chaîne du livre.

Vous avez vendu 2 millions d'exemplaires en 2016, vous avez une équipe de 20 salariés. Votre modèle économique fonctionne donc parfaitement ?

Oui, c'est un succès et les gens sont contents ! Je vends environ 5 000 livres par jour. Cet accès au livre, à prix réduit, est important pour les publics. Il y a un engouement pour notre projet et il y a plein d'écoles qui n'ont pas de moyens suffisants pour acheter des livres alors que c'est le lieu où on apprend à lire. Nous sommes les seuls, dans le monde de l'édition, à intervenir directement sur place, en direction des publics défavorisés.

Certains vous surnomment l'éditeur « low-cost » ou l'éditeur des pauvres. Votre mission sociale est-elle plus importante que votre mission éditoriale ?

Je ne suis pas un éditeur traditionnel. Pour moi, le plus important n'est pas de faire des bénéfices ou d'avoir un best-seller. Ma mission principale est d'être au plus près de ceux qui sont éloignés du livre. Les éditeurs ne veulent pas vraiment faire lire les gens sinon ils procéderaient autrement, il me semble, pour réduire leurs coûts.

Que faites-vous de vos bénéfices ?

L'argent en trop ne sert à rien. J'ai acheté un château dans l'Essonne en 2011 pour des gens qui ne partent pas en vacances, pour accueillir des artistes, des éducateurs et des enfants. Je m'y suis réservé 2 pièces et j'y ai aussi installé les bureaux de « Lire c'est partir ».

Comment voyez-vous l'avenir ?

Nous restons mobilisés sur la vente des livres et nous souhaitons développer de nouveaux partenariats afin de trouver des lieux pour nous accueillir. Nous allons tenter de développer des titres pour les plus grands (début des années collège). Je reste optimiste pour l'avenir même si le monde est de plus en plus misérable. Je ne sais pas si ce que je fais est efficace mais je pense que le livre est un outil d'émancipation qui peut permettre de lutter contre la misère.

Propos recueillis par Anne Clerc